

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 20 FÉVRIER, 1879.

No. 26.

## LE CHOIX D'UNE FEMME

—N'en parlons plus, si vous le voulez, chère mère, vous avez peut-être raison, et passons sans transition à la seconde lettre : elle vient de Maurice ! Ce bon Maurice, qui ne m'oublie pas... Sa famille a fait l'acquisition d'une propriété charmante, cachée sous les grands chênes de la forêt de Fontainebleau. Il m'invite à aller passer chez lui les beaux mois de l'automne, pendant lesquels il étudie les groupes d'arbres et court pendant tout le jour de la vallée de la Sole aux roches menaçantes de Franchard. La description qu'il me fait de ce pays est à la fois d'un poète et d'un artiste.

—Et tu serais enchanté de revoir Maurice ?

—Oh ! certes.

—Allons ! le souci et le plaisir te viennent ensemble : l'un compensera l'autre. Voici ce que tu feras, mon Marcellin ; tu iras passer deux mois chez Maurice, dans ces bois que toi aussi tu aimeras à parcourir. La distraction de ce petit voyage te disposera mieux pour la visite sérieuse que tu dois faire à Paris. Peut-être y resteras-tu tout l'hiver, mon enfant. Je n'approuve pas les mariages qui s'improvisent d'une façon trop rapide. Plus tu étudieras Lydia, plus il te sera facile de la rendre heureuse. Ces arrangements te conviennent-ils ?

—Vous êtes la meilleure des mères ! répondit Marcellin.

—De tous ceux que j'ai jamais, toi seul me restes !”

Madame de Morenne s'essuya les yeux, et son fils, sans chercher à la distraire brusquement et à l'arracher au triste retour qu'elle faisait sur elle-même, évoqua devant elle de si douces images et groupa tant d'espérances, que la veuve se sentit consolée et que la mère s'estima heureuse.

Sur le point de rompre avec la vie paisible qu'il avait passée aux côtés de sa mère, Marcellin se sentit au cœur un grand regret. C'est que Marcellin n'était pas un jeune homme ordinaire.

Il avait grandi entre un père sage dont Clotilde avait été l'unique attachement, et une mère digne sous tous les rapports de former le cœur de son fils.

En sortant du château de Morenne pour partager la vie des écoliers, Marcellin quitta la famille pour un pensionnat que dirigeaient des jésuites. L'enseignement religieux ne fut donc pas interrompu ; l'esprit ne se développa point aux dépens des facultés de l'âme. On ne mit entre ses mains que des livres sans danger, et si les classiques n'étaient pas complètement dépouillés des fleurs de l'antique poésie, au moins avait-on tenté de retrancher le plus possible les passages scabreux.

Pour en faire des savants, doit-on négliger d'en faire des hommes honnêtes et vertueux ?

Sous ce rapport, le père de Marcellin avait fait preuve d'une grande prévoyance. Son fils ne se destinait point à l'instruction ; il devait être instruit cependant, afin de pouvoir un jour surveiller également l'éducation de ses enfants.

Mais, de l'institution où il apprit ce que tout homme doit savoir, il revint aussi pur qu'au moment de son départ.

C'était bien un enfant qui rentrait sous le toit paternel.

Aussi, de quelle sainte tendresse madame de Morenne aimait ce gracieux adolescent, dont les années avaient développé l'intelligence sans attaquer le cœur !

Avec quelle joie mêlée de fierté elle posait ses lèvres sur le front de son fils !

Elle comprenait le père d'Origène baisant la poitrine de son enfant, comme le temple de l'esprit d'amour et de lumière.

Elle vénérât cette noble candeur, célébrée par Chrysostôme, Jérôme et Augustin.

Elle le gardait avec bonheur chez elle, et redoutait l'heure où il la quitterait, car pour lui le danger viendrait avec l'absence. Les tentations ne manqueraient pas de l'assaillir ; aurait-il la force de résister ? se montrerait-il digne de lui et digne d'elle ?

La pensée que son fils allait prendre une compagne n'effrayait pas madame de Morenne ; la sauvegarde de la jeunesse est dans un heureux mariage. Elle était loin de penser comme ces mères imprudentes qui sourient des désordres de leurs fils, et disent sans rougir cette parole cynique : “ Il faut que jeunesse se passe ! ” Elle avait élevé Marcellin pour la vertu ; son

enfance et sa jeunesse s'étaient développées sous ses yeux ; elle suppliait Dieu de lui venir maintenant en aide, sa tâche à elle était terminée. Une autre femme allait commencer la sienne. L'influence d'une jeune épouse devait être d'autant plus grande sur Marcellin, qu'il possédait un cœur extrêmement sensible et dont les effusions ne demandaient qu'à se répandre.

Si sa tendresse pour sa femme allait le rendre faible !

Ou bien si sa rêveuse mélancolie la blessait, faute de savoir la comprendre !

Madame de Morenne affectait plus de tranquillité qu'elle n'en avait réellement.

Comme Marcellin, elle s'épouvantait un peu de l'éducation qu'avait reçue mademoiselle de Charmont. Privée fort jeune de sa mère, élevée par un père riche qui l'avait inévitablement gâtée, il était à craindre que cette jeune fille eût pris des habitudes et des manières peu en harmonie avec les goûts de son fils.

Lorsqu'elle se rappelait le portrait idéal tracé par Marcellin, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur, en se représentant Lydia brune, à la beauté accentuée, à l'œil noir, fier, et aimant sans doute le bal, le mouvement et les louanges.

Madame de Morenne pria, et quand devant Dieu elle eut pesé tous ses devoirs, elle se sentit plus calme et attendit paisiblement le moment du départ de son fils.

Le jeune homme savourait les dernières semaines de son séjour chez sa mère.

Il l'interrogeait, la consultait sur la conduite à tenir, s'éclairait de son expérience, se fortifiait de sa vertu, s'imprégnait pour ainsi dire de son angélique nature.

Il aurait voulu emporter sa raison et son cœur pour juger sainement toute chose.

Il la pria de lui écrire quelques maximes sur un carnet, qu'il promit de ne quitter jamais et de lire souvent.

Il se rattachait à Morenne par mille souvenirs, retournait pour la centième fois dans le parc, et souffrait réellement à la pensée de changer cette vie calme et paisible.

Il ne reculait pas devant les obligations d'une union, il n'avait jamais

eru que son existence s'écoulerait dans la solitude. Le *vœ soli!* de saint Paul retentissait en lui.

Il possédait déjà la dignité nécessaire pour fonder une famille, et se sentait fait pour toutes les tendresses du foyer.

Le tableau que lui avait présenté l'union de M. et de madame de Morenne le portait même à désirer un intérieur à lui.

Il se fût estimé fort heureux s'il avait pu choisir celle qui devait être sa femme.

Enfin la veille du départ arriva.

Après le dîner, par une belle soirée de septembre, madame de Morenne prit le bras de son fils, et, sans lui dire ou elle le conduisait, elle le mena au cimetière.

Auguste avait été inhumé à côté du chevalier de Garancel. Marcellin s'inclina et posa ses lèvres sur le marbre.

Le temps était doux et clair.

Quand un souffle passait dans les arbres, il tirait des sapins un gémissement profond et emportait des tourbillons de feuilles.

De grandes lueurs rouges se fondaient à l'horizon dans l'azur assombri.

La nature paraissait se reposer du fécond travail de l'année.

Madame de Morenne se leva, et pressant la main de son fils :

« Je suis venu ici plus d'une fois me raffermir dans le bien et m'éclairer dans mes doutes; j'ai à te dire en face de cette tombe une grave parole, que tu méditeras dans ton cœur.

« Ton père a jadis obligé un ami; aujourd'hui il peut recueillir, dans la personne de son fils, la fortune que la simplicité de ses goûts lui faisait dédaigner. C'est donc en vue de cette richesse, et pour t'en consacrer une partie, que M. de Charmont exigea de ton père le serment que les deux familles se confondraient par un mariage.

« Je connais la valeur d'une promesse, et je sais combien est louable la fidélité à la parole donnée... Lydia est riche! si elle était pauvre et que l'opulence fût de ton côté, je te tiendrais peut-être un autre langage, quoique, dans tous les cas, je pense bien agir... Pars donc sans crainte, mon enfant; si Lydia est digne de toi, épouse-la; mais n'amène sous le toit de ta mère qu'une femme dont l'âme pure et chaste soit profondément chrétienne.

— Je vous le jure! dit Marcellin.

Madame de Morenne et son fils n'ajoutèrent rien de plus.

Mais quand l'heure du départ fut venue, quand arriva le moment, toujours si cruel, de la séparation, le cœur de la mère se fondit, elle ne pue que pleurer en serrant Marcellin

dans ses bras... C'était toute sa vie qui se séparait d'elle! Encore s'il n'eût dû la quitter que pour quelques mois! mais c'est une part du cœur de son enfant qu'elle allait perdre! et à qui cette part serait-elle confiée? Elle demeurait appuyée sur l'épaule de Marcellin, lui adressant des paroles entrecoupées, l'embrassant comme vous embrassent les mères qui se disent :

« Le reverrai-je? »

Marcellin tomba à genoux;

« Bénis-moi encore, lui dit-il, et bénis à l'avance celle que je te prierai de nommer ta fille. »

Cette scène fut grande mais simple, comme le sont les scènes de toute famille qui a conservé l'intégrité et le plein exercice des droits qu'elle tient de Dieu.

## V

Marcellin reçut de Maurice et de madame Charrière l'accueil le plus affectueux.

L'amitié des deux jeunes gens avait cette chaleur communicative, que les déceptions finissent, hélas! par refroidir, mais qui est si belle dans les cœurs neufs et purs, remplis de chastes et religieuses croyances.

Maurice et Marcellin s'aimaient sincèrement, sans arrière-pensée; ils se confièrent promptement leurs projets, leurs rêves d'avenir: Maurice voulait aller à Rome continuer ses études; Marcellin raconta à son ami l'histoire de son prochain mariage.

Au bout de deux jours, madame Charrière parut partager maternellement son affection entre Maurice, Marcellin et une nièce orpheline qu'elle avait recueillie, et qui portait le doux nom de Marie-Ange. Son père était frère de madame Charrière, et la jeune fille avait trouvé dans le cœur de l'excellente femme une tendresse si complète, qu'elle n'eut jamais la pensée de regretter la mère qu'elle n'avait pas connue.

Elle avait seize ans. la beauté de son âme se reflétait sur son candide visage. Réservee, un peu silencieuse, mais sans affectation, comme il convient à une jeune fille qui n'a pas été gâtée par les adulations solides, et son talent musical était véritablement remarquable.

Quand Marcellin la vit pour la première fois, elle lui rappela vaguement un portrait de sa mère fait au même âge, portrait qui était toujours resté dans l'appartement du chevalier de Garancel. Dans ce pastel, Clotilde avait ce regard limpide, ce bon sourire, cette ingénuité vraie.

Maurice éprouvait pour sa cousine une admiration complète: il ne savait ce qu'il aimait le plus en elle, de ses vertus aimables et paisibles, de la

justice de son esprit ou de son abnégation constante pour les objets de son affection. La souffrance et l'infortune l'attirait, disait-il, toujours infailliblement, et elle n'avait d'autre bonheur que celui d'essuyer les larmes des malheureux. A l'amitié qu'il ressentait pour elle se mêlait presque de la vénération.

S'il cherchait pour ses tableaux une suave et angélique figure, Marie-Ange passait devant lui avec sa dignité sereine, et le peintre atteignait un idéal auquel il ne fût jamais parvenu.

Le temps que Marcellin passa chez madame Charrière se partagea entre de longues courses à Franchard et aux gorges d'Apremont, des haltes dans la forêt au pied des grands chênes que Maurice dessinait, et les heures d'entretien paisible qui réunissaient le soir la famille dans le petit salon où Marie-Ange faisait de la musique, avec cette simplicité qui est au talent ce que la grâce est à la beauté.

Les journées passaient vite, trop vite; Marcellin n'oubliait certes pas sa mère, mais l'affection de madame Charrière la lui rappelait. C'était le même cœur, avec peut-être un peu moins d'exquise délicatesse. Madame Charrière avait plus de rondeur et manquait du charme pénétrant de madame de Morenne. Quant à Marie-Ange, jamais sœur plus naïve et plus charmante n'avait été rêvée par Marcellin; si quelquefois l'imagination du jeune homme lui rappelait l'image de la vierge idéale qu'il avait vue dans ses songes, cette apparition prenait progressivement, et sans qu'il s'en rendit compte, la figure de Marie-Ange.

Il y avait plus d'un mois que Marcellin habitait la Madeleine.

Son cœur était plein d'une douce gaieté, il s'abandonnait au présent sans préoccupation de l'avenir. Mais pour s'être endormi à l'ombre, le voyageur n'en doit pas moins reprendre la route commencée, et l'heure des adieux ne pouvait tarder à sonner.

Une lettre de sa mère vint lui apprendre la nouvelle de l'arrivée de M. de Charmont à Paris. Le soir même, Marcellin annonça son départ pour le lendemain.

Madame Charrière sourit du motif auquel elle attribuait l'empressement du jeune homme.

On se sépara de bonne heure.

Marcellin ne put dormir.

Pendant toute la nuit, il entendit les bruits du vent dans les arbres, vagues harmonies qui rappellent le bruit des larmes sur les grèves, symphonies admirables qui nous conviennent à la prière, et paraissent évoquer à la fois le souvenir des absents et le nom vénéré des morts.

Il revit son père, le chevalier de Garancel, le château de Morenne, et le vieux Blaise. Il se figura qu'il écoutait assis sur un escabeau, en face de la cheminée, les contes fantastiques du fidèle serviteur, contes dans lesquels le vent nocturne éteignait toujours la lumière au moment de l'apparition du spectre, et gémissait dans les arcades du cloître, lorsque le héros téméraire s'y aventurait.

Cette fois il semblait à Marcellin que frênes et bouleaux, chêne et trembles, exécutaient à grand orchestre de brise, de rafales et de tourbillons, la *Dernière pensée* de Weber, que Marie-Ange avait jouée un jour avec une expression dont la mélancolie avait profondément réunie toutes les fibres de son cœur.

Les nerfs étaient tendus, ses mains agitées, la sueur perlait sur son front.

Il se leva, s'accouda à la fenêtre et demeura perdu dans une indéfinissable rêverie.

"Le bonheur serait-il ici?" murmura-t-il.

Au matin seulement il se jeta sur son lit.

Les adieux qu'il fit à Maurice se trouvèrent adoucis par la promesse de le retrouver bientôt à Paris; il témoigna à Madame Charrière sa reconnaissance par son affectueuse hospitalité.

"Soyez heureux! nous prions pour vous," dit Marie-Ange.

*La suite au prochain numéro.*

—:o:—

HYGIENE DE LA FAMILLE.

*Quelques considérations sur la nutrition en général.*

L'EAU ET LE SEL.

*Suite.*

Qui croirait qu'il en est un peu de même du sel? L'époque de la découverte de ce précieux condiment se perd dans l'histoire de la genèse humaine.

Les documents graphiques laissés par les nations les plus anciennes parlent de l'emploi du sel dans l'alimentation publique; mais il n'y a pas longtemps que son importance, par rapport à l'organisme animal, a été démontrée d'une manière évidente.

Un grand nombre de chimistes ont prouvé l'utilité du sel dans l'économie animale, et des études sérieuses, suivies d'expériences pratiques, ont démontré l'action salutaire du chlorure de sodium pour la culture des végétaux et l'éducation des animaux domestiques.

Aujourd'hui, la science a fini par ranger le sel dans la catégorie des substances indispensables à la conservation de la vie.

Comme il serait en dehors de notre cadre d'énumérer toute les vertus merveilleuses du sel, je me bornerai à parler de ses propriétés antiseptiques, reconnues par tout le monde. Nous constaterons que, par son application sur les matières orga-

niques privées de vie, nous pouvons les conserver un temps illimité.

Il est aujourd'hui parfaitement constaté que l'homme et les animaux, soumis à un mode d'alimentation où le sel ne figure pas, dépérissent lentement et finissent par cesser de vivre, au milieu d'atroces souffrances. — Il ne devrait donc, à mon avis, avoir aucune taxe sur le sel, pas plus qu'il n'y en a sur l'eau.

Un bon air, de bonne eau, et du sel en abondance, supprimeraient bientôt la moitié des hôpitaux d'une grande ville.

Le sel doit être mêlé dans nos aliments suffisamment pour ne point priver le corps de la dose que nous sommes habitués à lui fournir journellement.

Même dans l'état de maladie, ce condiment est parfaitement indispensable, et le préjugé qui porte certaines personnes à en priver les malades, ne peut servir, qu'à prouver leur ignorance en fait d'hygiène.

Le sel de mer est plus sain que le sel de mines. Cependant, il existe du sel marin qui contient des substances organiques. — Pour purifier ce sel, il suffit de le chauffer à une température très élevée, et de le frotter, pendant quelques minutes, dans un linge de coton. — On aura ainsi un corps dépouillé de toutes les substances nuisibles à la santé.

Dr. B.

LA MÈRE.

Nous détachons une page touchante de l'ouvrage de M. Alcée Fortier, qui a remporté le premier prix donné par l'Athénée Louisianais :

"La mère est la première institutrice, c'est elle qui éveille l'intelligence du petit être confié à ses soins; bébè qu'il est, elle s'adresse à lui et lui la comprend. Ils ont entre eux de longues causeries, elle a un langage exprès pour lui et que lui seul saisit. Regardez les, elle l'enveloppe d'un regard d'amour, elle lui parle et caresse sa petite joue rosée; à ce contact, entouré de ce fluide qui vient de l'âme de la mère, l'enfant s'agite, son petit corps tressaille, il tend les bras et, souriant, il répond par un doux gazouillement.

Se sont-ils compris? Pouvez-vous en douter? contemplez la joie de cette jeune mère, l'enfant vient de dire son premier mot, et ce mot c'est *Maman*. Il s'est rendu compte des soins de cette bonne mère et, pour la remercier, il a prononcé son nom. Un autre mot vient vite s'ajouter au premier, l'enfant a dit: *Papa*. Maman, papa, voilà tout son vocabulaire, il ne cherche pas à l'augmenter. Ces deux mots-là resument tout pour lui. C'est le père, c'est la mère qui lui montrent à prononcer les autres, ils dirigent son gracieux langage de même qu'ils ont guidé ses pas incertains. Mais il est un autre mot que la mère se hâte de lui faire prononcer, elle lui repète ces syllabes: *Le bon Dieu!* Pour elle ce n'est qu'un mot, il faut qu'il en soit de même pour lui: *Dieu* serait incompréhensible, c'est *Bon Dieu* qu'il faut dire; comment séparer l'idée de la divinité de celle de la bonté?

—:o:—

Il ne faut pas oublier que nous pouvons fournir tous les numéros, depuis le No. 1 jusqu'à cette date, à tous ceux qui voudront bien devenir souscripteurs.

ANNALES DE LA VIE D'UN VIEUX GARÇON.

Seize ans—Son cœur commence à battre lorsqu'il voit ou même lorsqu'il aperçoit de loin des jeunes filles.

Dix-sept ans—Il se trouble, il rougit en causant avec elles, même des choses indifférentes.

Dix-huit ans—Il commence à se rassurer et à prendre de l'aplomb en leur présence.

Dix-neuf ans—Il se fâche sérieusement, s'il croit remarquer qu'ils le traitent encore comme un enfant.

Vingt ans—Il a la conscience de sa valeur personnelle et de ses avantages extérieurs.

Vingt un ans—Une glace devient pour lui le plus précieux des meubles, car il a besoin d. s'admirer.

Vingt-deux ans—C'est un fat insupportable à 80 degrés.

Vingt-trois ans—Aucune femme ne lui semble digne de lui.

Vingt-quatre ans—Ils se laisse, dans un moment d'oubli, prendre au piège de l'amour.

Vingt-cinq ans—Sa fatuité détruit presque aussitôt la liaison qu'il avait commencée.

Vingt-six ans—Il traite l'objet de son choix avec une hauteur impertinente, comme si cette jeune fille devait être fière de ses hommages.

Vingt-sept ans—Il fait la cour à une autre femme, dans l'espoir de mortifier celle qu'il vient de délaisser.

Vingt huit ans—Il éprouve un refus, dont il ressent autant de mortification que de colère.

Vingt-neuf ans—Il médite de toutes les femmes en particulier et de tout le sexe en général.

Trente ans—Toute conversation qui a trait au mariage lui donne de l'humeur et lui cause de l'ennui.

Trente un ans—Il commence à considérer le mariage sous un tout autre point de vue que par le passé.

Trente-deux ans—La beauté ne lui semble pas, comme autrefois, une condition indispensable chez la femme qu'il veut épouser.

Trente-trois ans—Il se croit, en ce qui le concerne, encore très propre à faire un mari séduisant.

Trente-quatre ans—Il ne doute donc pas qu'il ne puisse s'allier à une jeune et charmante poulette.

Trente-cinq ans—Il devient vivement et profondément amoureux d'une délicieuse beauté de 17 printemps.

Trente-six ans— Il est repoussé tout net et ce nouvel échec le met au désespoir.

Trente-sept ans—Il se livre alors à tous les genres de dissipation et de désordre.

Trente-huit ans—Les femmes honnêtes ne lui inspirent que de l'éloignement.

Trente-neuf ans—Son nouveau genre de vie lui donne de vifs remords et de nombreux désagréments.

Quarante ans—Quelques idées matrimoniales se réveillent en lui, mais ce germe ne se développe pas.

Quarante-un ans—Une jeune et intéressante veuve occupe sa pensée.

Quarante-deux ans—Après quelque hésitation, il se détermine à lui adresser des hommages qui prennent leur source dans l'amour et l'intérêt.

(A continuer.)

## ATTENDEZ !

Jeune homme, attendez un moment, avant que vous jetiez votre argent sur le comptoir d'une buvette pour payer un verre de brandy. Faites-vous cette question : " Ne puis-je pas mieux employer cet argent ailleurs ? " Remettez-le dans votre gousset, et donnez-le au petit infirme qui vend des allumettes au coin de la rue, ou bien au petit mendiant qui vous demande quelques sous pour acheter du pain à sa mère qui est malade. Prenez mon avis, vous ne le regretterez jamais.

Attendez, Madame, avant que vous décidiez de payer \$100.00 pour ce châte qui vous tente. Car \$100.00, c'est beaucoup aujourd'hui ; même \$1.00 c'est beaucoup, lorsque nous considérons le bien qu'elle peut produire entre des mains économes. Les affaires de votre mari sont incertaines dans un temps de crise financière comme celle que nous subissons. Qui sait le bien que vous pouvez faire à votre famille avec cet argent. Attendez un peu.

Attendez, Monsieur, avant que vous achetiez ce joli bijou que vous convoitez à travers le vitrail du bijoutier. Gardez votre argent pour vous acheter un anneau uni, que vous donnerez en gage à celle qui possède votre affection, et qui fera le bonheur de votre vie dans le ménage ; des habits propres et une femme heureuse valent mieux pour vous que toutes les pierres précieuses. Vous dites que vous n'avez pas les moyens de vous marier, attendez et réfléchissez.

Attendez, mère, avant que vous frappiez votre petit enfant aux joues roses, parce qu'il a déchiré ou sali ses vêtements. C'est votre enfant, et le nom de mère est le mot le plus doux que son petit cœur connaisse au monde ; un peu de savon, ou du fil et une aiguille, répareront tout le dommage. Mais si vous lui montrez à cacher ses petites fautes par la crainte que vous lui inspirez, vous lui faites un dommage irréparable. Pensez-y bien, attendez.

Attendez, mari, avant que de vous plaindre que votre femme ne réussit pas aussi bien avec les soins de votre famille " que votre mère le faisait " Elle fait de son mieux, et vous ne devez pas méconnaître son mérite. Rappelez-vous les nuits qu'elle a passées à veiller ce cher petit ange qui n'est plus. Souvenez-vous de l'amour et des soins dont elle vous a entouré durant cette longue maladie que vous avez endurée. Pensez-vous que sa constitution soit de fer ? Attendez en silence et avec patience, et le bonheur renaîtra dans votre famille. Attendez.

Attendez, femme, avant que vous fassiez des reproches amers à votre mari, parce qu'il est retardé plus qu'à l'ordinaire pour rentrer le soir. Il a travaillé pour vous, toute la journée ; il est harassé par la fatigue et les difficultés de gagner assez pour supporter sa famille ; en entrant chez vous, qu'il passe dans un atmosphère de paix, de tranquillité et d'amour. Donnez-lui, en entrant, un baiser affectueux, et il entrera plus à bonne heure une autre fois. Essayez, vous verrez.

Attendez, jeune fille, avant que vous choisissiez un mari parce qu'il a de beaux habits, et qu'il dépense beaucoup d'argent pour vous faire plaisir. Avant que de vous donner à lui, attendez et voyez si son haleine sent la boisson, s'il passe son temps au cabaret, à la table de billard, à jouer son argent aux cartes ou en compagnie de femmes dont la réputation est douteuse. Attendez, ne lui donnez pas trop tôt votre cœur ; car il n'y aura pas de bonheur dans le ménage, et vous et vos enfants pleurerez souvent, parce que vous manquerez de pain et de vêtements. Ne craignez pas le nom de " vieille fille, " attendez qu'un autre se présente, qui méritera mieux votre affection. Attendez.

Attendez, jeune homme, avant que vous offriez votre main à cette jeune fille, parce que vous l'avez trouvée charmante dans son costume de bal, et qu'elle vous a enivré dans cette valse entraînant que vous avez dansée avec elle ; attendez, choisissez de préférence une jeune fille modeste, que vous voyez régulièrement à l'église, accompagnée de sa mère et de ses sœurs. Sachez que lorsqu'elle sera mère de plusieurs enfants, son pas léger de la valse et son costume élégant n'ajouteront aucun bonheur dans votre famille, et ne donnera pas l'éducation morale et religieuse à vos enfants. Ne vous pressez pas, attendez.

Attendez, vous qui vous croyez des esprits forts, avant que de tourner en ridicule la vie de piété : et d'abnégation que mènent ces bonnes religieuses qui se sacrifient pour enseigner la vertu à vos enfants, pour recueillir les orphelins et leur donner un asile, pour soulager les douleurs du vieil âge. appelez-vous qu'elles affrontent mille fois la mort pour l'amour de l'humanité en suivant les ambulances sur tous les champs de bataille, qu'elles inspirent une bonne pensée au mourant, et qu'elles pensent les plaies des blessés ; enfin ce sont des anges terrestres que Dieu envoie partout auprès des moribonds expirants par des maladies contagieuses. Lisez ce qu'elles ont fait pendant les épidémies à Marseille, à Québec, à Montréal et

dans les Etats du Sud de l'Amérique, et voyez si elles ne sont pas dignes de votre respect et de la reconnaissance du genre humain. Réfléchissez.

Attendez, vous tous qui aimez la calomnie, avant que de renier les principes de la foi que nous ont transmis nos pères, avant que de médire contre ceux qui ont reçu la mission divine de nous les enseigner, avant que de ternir la réputation de nos compatriotes qui travaillent à faire revivre l'amour de la patrie absente parmi nos Canadiens émigrés. Ces hommes se dévouent pour le bien-être général de leurs compatriotes, et au lieu de les persécuter, tendez leur une main loyale et secourable, et respectez-les comme ils le méritent ; vous les mettrez en état de faire plus de bien, et vous en retirerez les avantages.

En général nous sommes trop pressés dans le monde. Attendez, attendez.

JOSEPH LEBŒUF.

— 30 —

André est très enclin à la gourmandise. Aussi n'oublie-t-il jamais rien de ce qui peut avoir quelque rapport avec ce grave sujet.

Hier matin, il répétait ainsi sa leçon d'Histoire sainte :

Abraham, quand il alla s'installer dans le pays de Chanaan, emmena avec lui toute sa famille... et sa cuisinière !

\* \* \*

Un tapissier est appelé pour exécuter un travail chez deux vieilles demoiselles, dont l'une est affligée de surdité.

L'une des deux lui fait déplacer un rideau, puis le lui fait remettre à sa place primitive, puis le déplacer, puis le changer encore.

Le tapissier, très agacé, et pensant ne pas être entendu, s'écrie pour se soulager :

— Vieille fichue bête !

La demoiselle le regarde d'un air indulgent et lui répond avec placidité :

— Pardon, monsieur, c'est ma sœur qui est sourde.

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jundis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,  
170 1/2 rue Sparks, Ottawa.